

L'hispanisme est en deuil. Au moment où, dans le cadre de la préparation de son centenaire, la Casa de Velázquez vient de lancer une réflexion sur les grandes orientations qui ont construit l'hispanisme depuis un siècle, nous apprenons la disparition à Toulouse le 8 novembre 2018 de Bartolomé Bennassar, historien de l'Espagne moderne et de son empire. A travers une œuvre scientifique d'une ampleur exceptionnelle qui fait autorité depuis plus d'un demi-siècle dans l'hispanisme international, il est de ceux qui ont le plus contribué à renouveler ses questionnements pour l'histoire moderne de l'Espagne. A ce titre, il appartient au cénacle, inévitablement réduit, des historiens hispanistes qui jouissent d'une reconnaissance et d'une réputation mondiales et ont ainsi contribué, par le biais de leurs publications, à la formation de générations successives d'historiens bien au-delà de leur seule Université de rattachement.

Né à Nîmes en 1929 d'un père mallorquin, il hérite de ce dernier son goût de la culture espagnole qui, chez Bartolomé Bennassar, conjugue l'art de vivre, la cuisine, la tauromachie et bien sûr le football. Dans le même temps, comme il le raconte dans son dernier livre, *Pérégrinations ibériques* (2018), il ne découvre la Péninsule qu'en 1951, alors jeune étudiant, sa connaissance du monde ibérique se limitant jusqu'alors à l'espace insulaire baléare paternel.

C'est sa rencontre avec Fernand Braudel – d'abord par la lecture du chef-d'œuvre du Maître puis ensuite comme président du jury d'agrégation l'année où Bartolomé Bennassar réussit le concours – qui le convainc de choisir l'histoire espagnole comme terrain de recherche. Sa thèse sur *Valladolid au siècle d'or*, publié en 1967, est unanimement saluée comme une œuvre majeure associant histoire urbaine et histoire régionale et surtout comme l'une des premières sur l'espace castillan. Bartolomé Bennassar y applique avec brio la démarche et les questionnements promus par l'« Ecole des Annales » et alors largement mise en œuvre pour l'espace français, notamment avec les travaux pionniers de Pierre Goubert et Pierre Deyon. Comme l'a écrit J.P. Amalric, par son souci d'inscrire le microcosme vallisolétain dans l'univers hispanique, ce livre d'histoire locale et urbaine, est une contribution essentielle qui ouvre à une connaissance fine de l'Espagne moderne jusqu'alors simplement défrichée par Ramón Carande, Felipe Ruiz Martin et, bien sûr, Pierre Vilar pour l'espace catalan.

Alors qu'il est membre de la Casa de Velázquez (Madrid), il est contacté par le doyen de la faculté des Lettres de Toulouse, Jacques Godechot, pour occuper un poste d'assistant à la rentrée 1956. Il y effectuera toute sa carrière d'enseignant-chercheur jusqu'à sa retraite, prise en 1990. Entre temps il y gravit tous les échelons du *cursus honorum* universitaire et y déploie ses grandes qualités d'enseignant. Véritable passeur, Bartolomé Bennassar considère que tout savoir se doit d'être transmis. Pour cela il n'hésite pas, bien avant 1968 et sa « révolution pédagogique », à innover afin de capter l'attention des étudiants auxquels on ne dispense alors que de trop souvent sinistres cours magistraux. Avec son collègue et ami Alain Ducellier, byzantiniste réputé récemment décédé lui aussi, ils organisent ainsi les premiers voyages d'études du département d'histoire – d'abord vers Venise – dont le succès est immédiat. Sa générosité, son attention aux autres, sa modestie aussi lui valent un respect sans faille auprès de ses collègues et l'admiration unanime de ses nombreux étudiants. Les années 1970 seront pour lui l'occasion de multiplier les innovations pédagogiques avec, notamment, la mise en place d'un enseignement sur la Méditerranée dispensé conjointement et simultanément par 2 enseignants. Cette « unité de valeur » reste, encore aujourd'hui, dans la mémoire collective du département d'histoire de l'Université du Mirail, comme l'une des nouveautés pédagogiques parmi les plus réussies des années postérieures à la crise universitaire de 1968. C'est cette réputation d'universitaire soucieux de l'intérêt collectif qui

lui vaut d'être sollicité pour présider l'Université de 1978 à 1980, responsabilité qu'il abandonne suite à un terrible drame personnel.

Sa vocation enseignante et les responsabilités collectives exercées ne l'empêchent pas de poursuivre une intense activité de recherche et éditoriale. Avec Jean Jacquard il publie en 1972 le « Collection U » sur le XVI<sup>ème</sup> siècle, manuel de référence obligé pour tout apprenti historien moderniste, qui en est à sa quatrième édition et a connu de nombreuses traductions. En 1975, à l'invitation de Jean Delumeau, il inaugure chez Hachette la collection « Le Temps et les Hommes » avec son remarquable *Homme espagnol*. L'étude est consacrée aux deux temps qui rythment la vie des hommes et des femmes de ce temps : le temps de vivre et le temps du travail. Comme le précise le sous-titre – *attitudes et mentalités* – ce sont bien les comportements des Espagnols, et notamment leur conception de la vie qui constituent l'objet central de l'ouvrage. S'inscrivant dans le champ de l'histoire des mentalités qui connaît alors son plein épanouissement, ce livre en constitue une mise en œuvre exemplaire qui intéresse bien au-delà du monde spécialisé des « hispanistes ». Bartolomé Bennassar y offre une approche globale d'une aventure collective qui se lit comme un roman. Il est vrai que dans ce domaine Bartolomé Bennassar avait quelque expérience : en 1969 il avait publié son premier roman, *Le dernier saut*, porté à l'écran en 1970 par Édouard Luntz.

Les années 1970 sont pour lui l'occasion d'ouvrir un nouveau champ de recherche sur l'histoire de l'inquisition espagnole vers lequel il orientera plusieurs de ses élèves dont Jean-Pierre Dedieu. Avec eux il publie chez Hachette en 1979 *L'inquisition espagnole, XVe-XIXe siècles*. L'enquête propose les premiers résultats du retour aux sources auquel procèdent alors, depuis une dizaine d'années, des historiens de plus en plus nombreux à propos d'une institution espagnole ayant accédé au rang de mythe dans la conscience occidentale. L'ouvrage offre en particulier une chronologie précise de l'activité du tribunal inquisitorial, permettant de revisiter une image monolithique qu'elle contribue à effriter. Surtout, ce nouveau front de recherche que Bartolomé Bennassar a contribué à défricher démystifie une institution qui n'en révèle pas moins sa redoutable efficacité, surtout avant le 18<sup>e</sup> siècle.

Ultérieurement, réunissant un collectif d'hispanistes français prestigieux, il coordonne chez Armand Colin *l'Histoire des Espagnols* (1985), véritable somme qui constitue un socle solide pour des décennies de recherches futures. Il cosigne avec son épouse Lucile un ouvrage pionnier sur les contacts interculturels, *Les Chrétiens d'Allah* (1989). Enfin, le moderniste n'hésite pas à franchir les frontières académiques pour retracer notamment les destins des Espagnols meurtris par *La guerre civile et ses lendemains* (2004) : il y épiluche des dizaines de dépôts départementaux d'archives, éclairant d'un jour nouveau le sujet de la *Retirada* dont on commémorera l'an prochain les 80 ans.

Bartolomé Bennassar laisse une empreinte profonde dans l'hispanisme mondial comme en témoigne la reconnaissance internationale dont ont bénéficié ses recherches, les distinctions espagnoles qu'il a reçues ou encore les nombreuses traductions, d'abord en espagnol chez AKAL, de la plupart de ses ouvrages.

La Casa de Velázquez, qui vient de publier il y a quelques semaines ce qui restera son dernier livre, adresse à ses proches l'expression de ses plus sincères condoléances.

Michel Bertrand

Directeur de la Casa de Velázquez